



ESTADO

HIST. DE
LA C. DE
MADRID

LIBRO



II



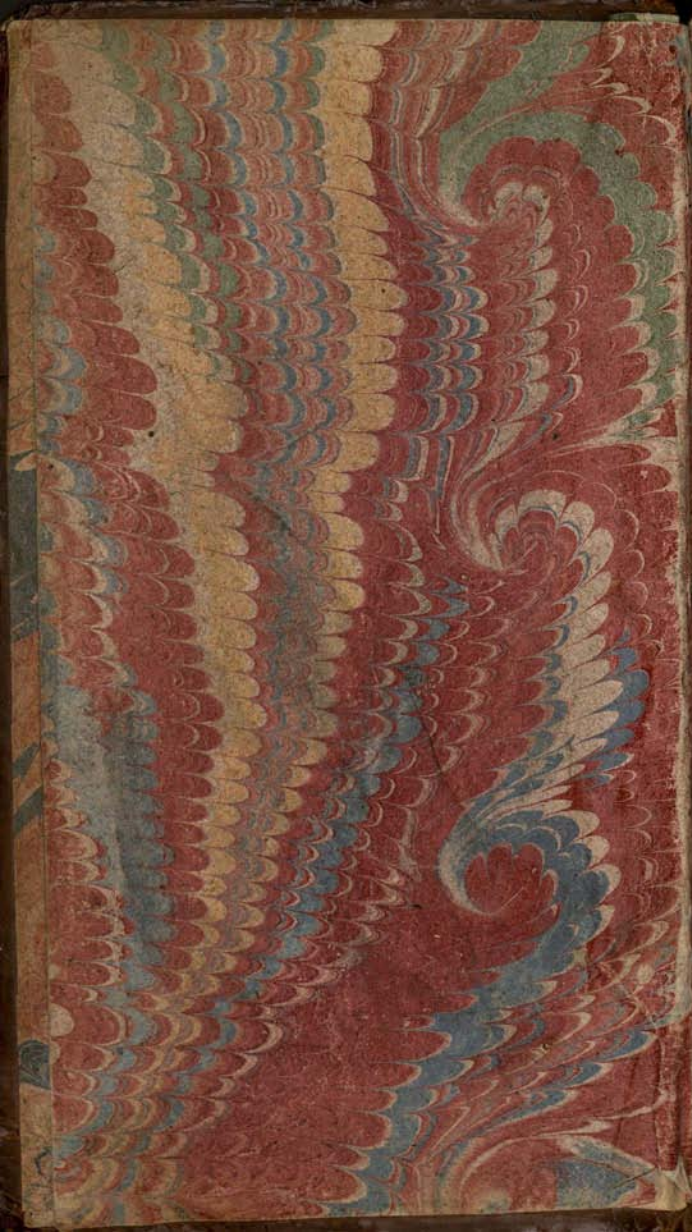
1800



1800









R
31395

A-90

Portada 428 pag

RE

J. Lefuel

HISTOIRE

PUBLIQUE ET SECRÉTTE

DE LA

COUR DE MADRID,

Dès l'avènement du Roy

PHILIPPE V.

A LA COURONNE,

Avec des

CONSIDERATIONS

Sur l'état present de la

MONARCHIE ESPAGNOLE.



A COLOGNE,

Chez PIERRE LE SINCERE.

M. D C C. X I X.

HISTOIRE

DE LA

DE LA

COUR DE MADRID

DE LA

PHILIPPE V

DE LA COUR



CONSIDERANDO

que

MONARQUÍA ESPAÑOLA



A COLOMBIA

DE LA

M. D. C. C. X. I. I.



HISTOIRE

D E

LA COUR DE MADRID.

QUE le Roi Philippe V. né Duc d'Anjou, second fils du premier Dauphin, ait monté sur le Trône d'Espagne, en vertu du Testament du Roi Charles II. ou par les droits du Sang de la Reine Marie Anne d'Autriche, fille de Philippe IV. & Epouse du Roi de France Louis XIV. c'est ce qu'on n'entreprend point ici d'examiner. On n'a en vûë que d'écrire d'une maniere succincte ce qui est arrivé de secret & de public à la Cour de Madrid, dès que ce Prince y fut reconnu Souverain & prit le Gouvernement du Royaume. Pour commencer par la description de la per-

sonne de ce Prince. Il est certain qu'il est très-bien fait, & encor meilleur; le plus beau des deux freres qu'il a eus; sçavoir, les Ducs de Bourgogne & de Berri, & du naturel le plus doux & le plus traitable qu'on puisse desirer. Comme la Couronne est un état de pleine puissance, & qui donne à un Prince la liberté de faire tout ce qu'il veut. Il est rare d'en voir, qui dans la chaleur de l'âge & dans la plus grande force du tempéramment, soit aussi continent qu'il devoit l'être; & comme les Cours sont pleines de gens qui cherchent de s'avancer par quelque voie que ce soit, la bonté du naturel est une qualité assez souvent ennemie de la gloire, & nuisible aux intérêts des Souverains, qui mesurant les autres par eux-mêmes, & ne pénétrant pas assez dans les intentions de ceux qui les environnent, donnent lieu à beaucoup de desordres, par leur facilité à écouter toutes sortes de conseils.

Il est certain que si les raisons & le droit manquèrent au Duc d'Anjou, pour monter sur le Trône d'Espagne, comme il paroît que la plus grande partie de l'Europe l'aie crû, en se liguant pour l'en faire descendre, il y fut porté par les souhaits de tous ceux qui aimoient sa personne

sonne, ou qui concouroient par complaisance aux desseins du Roi son Aïeul, qui dès long-temps sembloit être l'arbitre de l'Europe ; outre l'inclination particulière, qui de tout temps a fait pencher le génie de plusieurs vers la France, & leur a fait désirer son agrandissement & ses prospéritez.

Le Pape Clément XI. ressentit une satisfaction toute particulière de cette élévation, & la témoigna dans la réponse qu'il fît à la Lettre, par laquelle le Roi Philippe lui avoit donné part de son acheminement vers l'Espagne.

„ Dans le temps que Vôte Majesté,
 „ lui dit-il, se met en chemin pour aller
 „ occuper son Trône dans les Espagnes,
 „ nous aimons mieux taire les justes su-
 „ jets de nos inquiétudes, que de dimi-
 „ nuër le moins du monde, en vous les
 „ exprimant, la joie qui doit vous reve-
 „ nir de l'aplaudissement des Peuples, qui
 „ vous voient venir sur le Trône avec les
 „ perfections de vos Peres & avec vos
 „ propres vertus. Allez donc, grand Roi,
 „ avancez heureusement & regnez... Pour
 „ nous, nous demanderons au Ciel qu'il
 „ vous éclaire de ses lumieres...

Cette lettre, qui ne pouvoit demeurer cachée, indisposa un peu (comme on n'en

peut guère douter) l'esprit des Princes de la Maison d'Autriche contre le Pape, qui se déclaroit si hautement en faveur du nouveau Roi, en un temps où il étoit bien facile de prévoir, comme il le prévoit lui-même, puisqu'il en témoignoit de l'inquiétude, que cette entreprise de possession du Trône seroit terriblement contestée, & qu'on ne pouvoit guère juger alors qu'elle seroit l'issuë de cette dispute. On disoit que Clément pouvoit féliciter le Roi Philippe, sans prendre parti & sans se déclarer si ouvertement; mais la bouche parloit de l'abondance du cœur, & le bon Pape fût toujours le même, comme on n'en peut douter, en considérant ce qu'il fit dans la suite, & qui lui attira bien des chagrins, qui ne sont peut-être pas encor tous finis.

Le Roi Philippe, en arrivant en Espagne, n'alla pas droit à Madrid, où les dispositions qu'on faisoit pour le recevoir, avec toute la Pompe possible, n'étoient point encor achevées. Il s'en alla au *Buen-retiro*, qui est une Maison Royale à quelques lieuës de la Ville, & de-là il envoya des ordres pour faire sortir de sa Capitale quelques personnes qu'il croioit peu affectionnées à ses intérêts. La Reine, Veuve du Roi Charles, fut comprise

se

se dans ce nombre , & dût se retirer à Tolède , avec tous ses Domestiques Allemands ; ce fut le premier contre - coup qu'elle reçut de la complaisance , qu'on veut qu'elle eût montré aux soins que prit le Roi de France de disposer le Roi Charles , les derniers jours de sa vie , à faire le Testament , en vertu duquel on envoieit le Roi Philippe en Espagne. On n'a peut-être jamais bien scû la vérité de ce manége. On ne laissa pas de publier que pour empêcher la Reine de s'oposer à ce qu'on exigeoit du Roi son Epoux , on lui donna de grandes esperances de la remariier avec le Dauphin de France ; ce qui assurément étoit une grande tentation pour une Princesse encor assez jeune , & qui avoit vécu avec un Mari , qu'on croioit impuissant. Il est cependant certain qu'au commencement elle s'oposât aux pratiques qu'on faisoit pour l'admission d'un héritier François , & qu'elle fit faire au Roi son Epoux un Testament en faveur de l'Archiduc Charles , qui fut envoyé à Viennes par le Duc de Moles ; ce qui ne contribua pas peu à tranquiliser l'esprit de l'Empereur Léopold , & à lui faire négliger une partie des soins , que la vigilance déclarée de ses Compétiteurs à cette Succession , lui devoit faire continuer jusqu'à la fin.

L'Evêque de Ségorie , grand Inquisiteur , & le Confesseur du Roi deffunt , furent aussi du nombre des reléguez ; l'Inquisiteur le fut à son Evêché , & le P. Dias hors du Roiaume ; mais celui-ci n'en fut pas quitte pour son exil ; car s'en étant allé à Rome , & y racontant ingénument comme l'affaire du Testament s'étoit passée , & comment le Roi Charles lui avoit dit plus d'une fois qu'on le lui avoit fait faire contre son gré , le Pape Clément le fit renfermer dans le Château de St. Ange , de peur , disoit-il , de se laisser exposer à la colere des François , qui se tenoient vivement offensez de ses discours , ou , comme on disoit plus communément à Rome , afin d'empêcher qu'il ne parlât plus tant , & qu'il ne découvrit plus qu'il ne falloit de choses , qu'on n'avoit pas plaisir de voir divulguées.

La Reine témoigna plus de ressentiment , qu'on ne s'atendoit , de l'exil qu'on lui donnoit d'une Cour où elle avoit régné , & ce fut pour l'adoucir que le Roi Philippe alla enfin la visiter à Toléde. Mais la visite fut si courte , après plus de six mois qu'on lui fit esperer cette faveur , qu'elle ne servit pas beaucoup à la consoler de son bannissement. Le Roi la salua avec plus de gravité , qu'on n'atendoit

doit d'un jeune Prince & d'un Prince François, que sa condition autorisoit à s'ouvrir davantage auprès d'une Dame; peut-être qu'un peu de honte du traitement qu'on faisoit souffrir à celle-ci le retint. Le discours, qui ne fut que d'un petit quart d'heure & toujours en pied, roula sur les raisons qu'on avoit eûes de la prier de s'éloigner de la Cour, jusqu'à ce que les choses y fussent plus tranquilles. On lui fit des protestations d'estime & de respect qu'on la pria de croire très-sincères, pendant lesquelles la Reine attachâ de ses mains, à la poitrine du jeune Roi, une Toison d'or, enrichie de pierreries; & le Roi qui avoit sçû qu'on devoit le régaler, régala à son tour la Reine d'un précieux bijou, qui représentoit un Aigle à deux têtes, qu'il la pria de recevoir pour gage de l'estime & de la considération qu'il auroit toute sa vie pour elle.

On ne sçait si la Reine Doüairiere considéra ce bijou comme une espece d'estimation, qu'on la verroit volontiers s'en retourner en Allemagne; mais il est bien sûr qu'elle ne témoigna plus depuis cette froide entrevûe, & attendu le silence qu'on garda toujours avec elle dans la fuite, sur les esperances qu'on lui avoit don-

données, aucune satisfaction de son état, ce qu'elle cacha néanmoins avec tout le soin & la prudence possible. Tous les Domestiques ne furent pas si discrets, & son Confesseur, qui étoit un Capucin, qu'elle avoit amené d'Allemagne, fut un de ceux, qui parlant avec une plus grande liberté, mérita qu'on le renvoiât peu après en son País. La Reine même, pendant le cours de la Guerre, soupçonnée d'avoir du penchant pour le Parti, & les Alliez du Roi Charles son Neveu, fut contrainte de se laisser transporter hors des Roiaumes d'Espagne; & elle est encor aujourd'hui à Baïonne; la Maison d'Aûtriche n'ayant jamais pris soin de la rapeller en Allemagne & de soulager l'ennui de sa relégation, pour les raisons qu'il ne seroit pas difficile de deviner, si on n'en avoit touché quelque chose.

L'arrivée du Roi à Madrid fut cause de la mort de quantité de personnes, qui restèrent, tant étouffées qu'écrasées dans la foule, & il fut remarqué que dans les acclamations & la reconnoissance publique qui fut faite à Madrid du Roi Philippe, par le serment de fidélité qu'on lui prêta, qu'il ne fut fait aucune mention du Testament du Roi Charles II. & qu'on le reconnût seulement comme

me

me l'héritier naturel & légitime de tous les Roiaumes, qui dépendoient de la Monarchie d'Espagne, par les Droits du Sang & par les Loix de l'Etat. Il y a de l'apparence, que comme on ne fit rien que de concerté, il fut jugé plus à propos de s'appuyer sur les Loix du Roiaume & sur l'ordre de la Succession, qui est une chose qui frappe plus vivement l'esprit des peuples, que sur la production d'un Testament, qu'on auroit pû considérer comme subreptice, & de la validité duquel il est plus que probable que dans Madrid même, où la chose venoit d'être faite, bien des gens croioient avoir lieu de douter. Peut-être aussi que la France consentit à ce silence, pour ne pas rapeller le souvenir du Testament de Philippe IV. qui avoit substitué l'Archiduc Charles à son fils Charles II. auquel cas il pouvoit facilement arriver qu'on s'aperçût que ce premier Testament, reconnu valide, ôtoit au dernier Roi le pouvoir d'en faire un second, qui lui fut contraire.

Comme toutes les nouveautez ont des charmes, les premiers mois qui s'écoulerent depuis l'arrivée du Roi Philippe à Madrid, se passèrent dans les applaudissemens & dans la joie; les François qu'il avoit amenez avec lui, ne pouvant se
 tenir

tenir de railler les manieres Espagnoles, dont ils ont toujours fait le ridicule de leurs Comédies, & les Espagnols forçant leur gravité naturelle à s'accommoder, autant qu'il leur étoit possible, aux manieres libres & aisées des François, le Roi fut obligé de renvoyer en France le P. Daubauton Jésuite, qu'il avoit amené pour son Confesseur, afin de ne point donner lieu au murmure des Dominiquains, dont l'Ordre avoit toujours eû l'honneur de donner des Confesseurs aux Rois Catholiques; & les Favoris s'étant émancipez en certaines rencontres, jusqu'à donner quelques mortifications à des Espagnols, personnes de qualité, qui à leur gré ne faisoient pas d'assez profondes révérences au Roi en l'aprochant, il fallut encor retenir cette liberté, par des ordres précis de ne les point contraindre de faire au-delà de leurs coûtumes; ceci éclata, particulièrement un soir, qu'une personne de qualité venoit rendre compte au Roi de certaine commission qu'on lui avoit donnée. Celui-ci, Espagnol en corps & en ame, ne faisoit, selon la coûtume, que plier un peu le genouïl, sans aucune inclination de tête, en abordant le Roi. Deux Pages François tendirent un soir, malicieusement, une

une corde, à demi pied de terre, à la porte de la chambre, dans laquelle l'Espagnol entrant tête levée, sans la voir, heurta les pieds à la corde, & ainsi manqua à donner du nez en terre. Il ne tomba pas, à la vérité, parce qu'il alloit gravement; mais, sans y penser, il fit une inclination fort profonde, qui étoit le commencement de la chute, & donna ainsi occasion de rire à ceux qui étoient autour du Roi. Mais il fit bien-tôt taire les rieurs, par de grosses plaintes qu'il fit au Roi même de cette friponnerie, ce qui obligea ce Prince de deffendre, pour l'avenir, ces sortes de divertissemens.

La plus fâcheuse nécessité à laquelle le Roi Philippe se trouva réduit, en montant sur le Trône d'Espagne, fut celle de porter la *Golille*, ou le Colet à l'Espagnole, si contraire au libre mouvement du col, qui semble lié au Carcan par cette contrainte. Le P. Comire Jésuite, dans ses licentieuses Poësies (je dis licentieuses, à cause de la liberté qu'il s'y donne, de traiter tous les ennemis de la France d'une manière fort méprisante) a fait une Ode sur cette *Golille*, où il introduit le Roi Philippe, sous le nom de Jupiter, qui demande secours à tous les Dieux contre cette entrave qui l'é-

triangle , & qui la lui fait condamner comme une chose abominable.

- » Golilla linum vile , saturni Patris
 » Felice regno exclusa , ferali colu
 » Quam nigra nevit publicam impestem atro-
 » pos. .
 » Includo anhelos spiritu fauces premens
 » Male obligato strangulari guttere...

Quoi qu'il en soit , si le Roi Philippe n'a pas une si mauvaise opinion de la Golille , il est certain qu'il se dispense de la porter autant qu'il peut , & que ce n'est que dans les fonctions publiques qu'il s'en sert , & cela encor très-rarement.

Le Cardinal Porto-carrero étoit celui que le Roi regardoit comme son Pere , & qui régloit , par ses conseils , dans ces premiers jours , tout ce qui pouvoit regarder la satisfaction réciproque des deux Nations ; on lui déferoit volontiers , parce que c'étoit lui qui avoit le plus contribué à faire recevoir le Roi , & disposer les choses à ce qu'il montât sur le Trône d'Espagne. Comme on aura lieu de parler souvent de lui , il est à propos d'en donner aussi connoissance, afin de bien entendre

tendre tout ce qui en sera dit dans ses Mémoires. Le Cardinal Porto carrero étoit d'une des plus considérables familles de l'Espagne ; & comme , en qualité de cadet , il avoit pris le parti d'être Ecclésiastique , il eut tout ce qu'il voulut de Bénéfices , jusqu'à l'Archevêché de Tolède , qui est le *non plus ultra* des dignitez Ecclésiastiques en Espagne ; le reveuu de ce Bénéfice montant à quatre cens mille ducats. Clément X. lui donna le Chapeau de Cardinal à la nomination du Roi Charles II. & il vint l'an 1675. qui étoit ce qu'on appelle l'Année Sainte , à Rome , pour recevoir le Chapeau. Il y parût avec éclat & une nombreuse suite , & ce fut par l'effet d'un *pur hazard* , qu'il se logea en un Palais situé sur la Place Navonne , pas loin de celui du Duc de Bracciano ; ce qui fut cause qu'il connut & qu'il eut occasion de pratiquer avec l'Epouse de ce Duc. Cette Dame étoit Françoisse , sœur de Mr. de la Tremouille , aujourd'hui Cardinal , qui vit à Rome chargé du soin des affaires de France , soin (dont il s'aquitte avec toute la bonne conduite qu'on peut souhaiter ,) ce qui est cause que la Cour de Rome , qui s'accommode rarement des promptitudes Françoises , a pour lui des égards tout particuliers.

Comme les deux plus puissantes familles de Rome, celle des Colonnes & celle des Ursins, ont dès long-temps été attachées aux deux Couronnes; la première à celle d'Espagne, à cause de la Charge héréditaire dont elle jouit de grand Connétable du Roiaume de Naples, & la seconde à la France, plutôt pour en avoir un apui qui lui fasse balancer le crédit de l'autre, que par aucun profit qui lui revient de cet attachement. Les Ducs de Bracciano, qui sont la branche aînée de la Maison des Ursins, ont affecté de prendre des femmes en France, & le Duc, qui vivoit alors, avoit épousé, comme on a dit, Madame de la Tremouille, & vivoit avec elle à Rome l'année 1675. lorsque le Cardinal Porto-carrero y vint pour y recevoir le Chapeau. On a dit que Mr. le Duc de Bracciano vivoit avec Madame des Ursins son Epouse; mais il vivoit avec peu d'accord & de bonne intelligence avec elle, à cause de la liberté & des manières Françaises, dont Madame de la Tremouille vouloit jouir sans aucune contrainte; ce qui n'étant point du goût de Mr. le Duc son Epoux, qui auroit voulu qu'elle se contint dans les termes de la gravité propre à la Nation Italienne, & encore plus à la

à la Noblesse Romaine, il étoit assez ordinaire de voir les Epoux broüillez se reprocher l'un à l'autre les sujets de leurs chagrins.

Ce qui mettoit de plus mauvaise humeur le Duc, étoit la dépense excessive que lui faisoit faire la Duchesse, à recevoir & fétoier tous les François, de quelque considération, qui venoient à Rome; dépense qui le réduisit à la fin à de si grandes extrêmités, qu'au défaut de ses revenus, qui n'étant pas suffisants, l'avoient contraint de faire des emprunts & des dettes très-fortes. Il fut obligé, par une Cédule Papale, ou Decret émané, à l'instance de ses Créanciers, de se contenter d'une pension, & de leur donner la régie & abandonner ses biens, jusqu'à ce qu'ils fussent satisfaits. On sçait que le vieux Marquis de Los Valvascos, qui a résidé si long-temps à Vienne, Ministre des Rois d'Espagne Philippe IV. & Charles II. s'étant trouvé, par occasion à Rome, quand le Duc de Bracciano fut réduit à cette extrêmité, lui envoya offrir deux cens mille genuines, sans aucun intérêt, pendant deux ans, & le pria de s'en servir à relever ses affaires, & qu'après ce temps-là il en useroit comme il jugeroit à propos, ajoutant qu'il avoit

l'honneur d'être attaché à des Princes qui lui donnoient les moïens de faire de telles avances.

Ce fut en une occasion où le Duc de Bracciano témoignoit ses mécontentemens à la Duchesse sa femme, que celle-ci ne pouvant s'accommoder de ses reproches, quitta le Palais de son Mari, & se retira dans celui du Cardinal Portocarrero, qui ne pouvant se dispenser de la recevoir, la prit chez lui & s'employa auprès du Duc pour la lui réconcilier. Cette réconciliation ne pût se faire si promptement, que la Duchesse ne fut obligée de demeurer pendant quelques jours chez le Cardinal; ce qui donna lieu à la connoissance particuliere qu'il prit de la Duchesse, & à une espece de liaison qui a toujourns été entr'eux. Ce Prélat étoit bien fait, mais un peu indisposé par la grosseffe de sa taille, & un peu dégoûtant par la grande quantité du plus fin Tabac d'Espagne qu'il prenoit continuellement par le nez, ce qui étoit cause que son visage en étoit quasi toujourns barboüillé. Mais d'ailleurs son esprit & ses manieres étoient si aisées, & son cœur si porté à obliger tout le monde, que tous ceux qui l'aprochoient étoient charmez de l'un & de l'autre, & for-

toient

toient très-satisfaits de son entretien.

Ce ne fut pas une fois seulement que le Cardinal Porto carrero eut occasion de réconcilier la Duchesse de Bracciano avec son Mari , comme l'incommodité des dépenses , que le Duc jugeoit superflûes , croissoit tous les jours , les plaintes , si elles n'étoient point journalières , étoient du moins fort fréquentes , & la Duchesse , qui avoit un cœur impénétrable à toutes les atteintes de l'intérêt ou du ménage , témoignant de n'en faire aucun cas , aigrissoit les chagrins de son Mari par cette indolence. Ces altercations ramenoient les choses à nouvelle rupture , & la Duchesse , qui avoit trouvé dans le Cardinal Porto-carrero un Pacificateur , qui ramenoit son Epoux à la condescendance nécessaire à son humeur libérale , recouroit sans façon chez lui , & atendoit de ses soins à être rapellée. Ce passage , & le séjour de sa Duchesse chez Son Eminence , fut une des sources , & même la première , par laquelle il entra dans l'ame du Cardinal tant d'estime & d'inclination vers la France. La Duchesse a infiniment de l'esprit ; & comme le cœur des François est toujours tourné vers la gloire de la Nation , la Duchesse résoluë d'en faire une conquête pour le Roi , prit un

un de ces moments d'entretien pour lui en parler.

„ J'ai de si grandes obligations à V. E.
 „ dit-elle un jour, que je ne devrois vous
 „ parler que pour vous témoigner les sen-
 „ timens de ma reconnoissance. En effet,
 „ comme rien n'est plus difficile à suppor-
 „ ter à un cœur généreux, tel que j'ose
 „ croire le mien, que le poids des obli-
 „ gations, & que plus il se sent pressé,
 „ plus il s'efforce, non pas de se déga-
 „ ger, puis que ce seroit l'effort d'une
 „ ame ingratte, & qui fuit la reconnois-
 „ sance, mais de se montrer digne des
 „ bien-faits reçûs par le retour de quel-
 „ que officieux empressement, qui fasse
 „ voir que les graces reçûes n'ont pas été
 „ placées en un cœur insensible. Vous a-
 „ vez, Monsieur, tout sujet de vous louer
 „ de la fortune, qui vous a donné une
 „ naissance illustre & les moyens d'en sou-
 „ tenir tout l'éclat. Votre crédit, & la
 „ considération dont vous jouïssiez à la
 „ Cour du Roi Catholique, sont les mar-
 „ ques publiques dont votre mérite est
 „ reconnu; mais oserois-je vous dire, que
 „ votre naissance ni vos moiens, ni l'esti-
 „ me de vos compatriottes ne vous met-
 „ tent pas encor dans un jour assez grand
 „ pour briller autant que le demande vô-
 „ tre

„tre mérite ? La Castille & Rome même
 „font un trop petit Théâtre pour un hom-
 „me comme vous, doüé de toutes les
 „qualitez capables de donner de l'admi-
 „ration & de l'envie, sans quelque re-
 „lation à ce prodige de grandeur & de
 „mérite, qui par sa considération & son
 „amitié, communique la véritable gloire
 „à tout ce qu'il y a de Héros capables de
 „l'acquérir & de la posséder ; à ce Soleil,
 „qui par les raïons de sa gloire, dore &
 „rend précieux tout ce qu'il éclaire, avec
 „quelque distinction. Vous entendez bien
 „que je parle de mon Roi, Louïs le Grand,
 „qui primant sur tout ce qu'il y a de
 „grand & élevé dans le monde, met par-
 „là tous ceux qui y font quelque figure
 „en une dépendance nécessaire, s'ils
 „jouïssent, comme sujets, de ses bien-faits,
 „ou en une vénération volontaire ; mais
 „inspire, par le génie qui préside à l'or-
 „dre du monde, tous ceux qui sont
 „capables d'en connoître la grandeur.
 „Le destin qui vous a fait naître Es-
 „pagnol, vous a privé de la gloire d'être
 „né son sujet ; mais les grandes
 „qualitez de vôtre ame, en vous apro-
 „chant de lui, non-seulement par la con-
 „noissance, mais par l'imitation de ses
 „héroïques vertus, vous rendent digne
 „ de

„ de son amitié; & c'est de ce précieux tre-
 „ sor qui donnera un nouveau prix à tous
 „ les avantages de vôtre condition, dont je
 „ voudrois vous voir enrichi, afin que
 „ rien ne manque à vôtre bonheur & à
 „ vôtre gloire. Cet attachement, bien loin
 „ d'être ou de pouvoir devenir une ta-
 „ che à vôtre fidélité, en ce temps où il
 „ semble que la France & l'Espagne
 „ soient ennemies, en relevera le mé-
 „ rite, en vous élevant au-dessus des sen-
 „ timens de ces ames vulgaires, qui se
 „ deshonnorent véritablement en croiant
 „ se faire honneur d'une rage de parti
 „ qu'elles bâtissent du nom de zèle. Vous
 „ sçavez que le mérite reconnu ne se par-
 „ tage par aucun intérêt politique; qu'il
 „ veut être respecté par tout, & souve-
 „ rainement respecté, où il est souverain
 „ & surpasse tout ce qui ressemble dans
 „ les autres qui s'en croient pourvûs.
 „ Rendez donc justice à ce Grand Monar-
 „ que, & joignez à l'estime que je sçais
 „ que vous faites de ces incomparables
 „ vertus, une inclination & un penchant
 „ si digne de l'Eminence de vôtre état, à
 „ exalter la gloire & à mériter d'être di-
 „ stingué dans la foule de ses adorateurs.
 „ Formez & disposez dès aujourd'hui vô-
 „ tre cœur au culte de cet homme divin,

» & faites-le sans crainte d'encourir au-
» cun blâme, puisqu'il ne vous oblige à
» rien qui déroge à vôtre devoir, le Roi
» étant reconnu le Roi des Rois, & le
» souverain modèle, par la subſtinuité ina-
» rable de ſon mérite, de tous ceux qui
» gouvernent aujourd'hui, & qui ne gou-
» vernent heureuſement leurs Etats, que
» parce qu'ils imitent quelques-unes de
» ſes perfections & de ſes vertus Royales.
» Quoi qu'on ne croie pas ordinairement
» poſſible de gagner un cœur qui régle ſes
» mouvemens par les loix de l'honneur &
» de la juſtice, comme on prend ſouvent
» le change ſur celle-ci, & que les plus
» grandes ames ne ſont pas inſenſibles à
» certaines touches, j'oſe me flâter qu'un
» eſprit auſſi éclairé que le vôtre ne pou-
» vant être la dupe de l'erreur, peut en-
» cor moins ſe dénaturer les occasions où
» il s'agit de ſe faire connoître homme
» par les endroits de l'humanité la plus
» raſſonnable. Que diriez-vous, Mon-
» ſieur, ſi une Princeſſe, à qui le Ciel n'a
» pas refusé abſolument tout ce qui peut
» toucher un Prince de vôtre âge & de
» vôtre mérite, en vous demandant une
» eſtime particulière pour ſon Roi, vous
» offroit en reconnoiſſance ſon cœur &
» toute ſa perſonne. L'union qu'elle ſou-
» hait

„ haite de son cœur au vôtre , n'est que
„ pour l'échauffer des mêmes inclinations
„ envers la gloire du Roi ; & le reste ne
„ vous paroîtra pas , je m'assure , indigne
„ qu'on lui sacrifie quelques petits égards
„ qui ne contribuënt guères au plaisir &
„ au bonheur de la vie.

Comme en disant ces dernieres paroles , elle regardoit le Cardinal d'un œil ferme , & animé d'une confiance hardie & résoluë , S. E. ne pût s'empêcher de lui répondre , qu'il se sentoît en toute manière obligé des marques d'estime dont elle le flâtoit , & des avances d'une amitié dont elle vouloit bien le prévenir.

„ Vous avez , Madame , lui dit-il , des
„ expressions si vives , & des manieres si
„ engageantes , qu'il n'y a point de cœur
„ capable d'y résister. Il n'étoit besoin
„ d'aucune déduction des mérites du Roi
„ Louïs le Grand, pour m'inspirer de l'esti-
„ me & de la vénération pour sa personne
„ & pour son génie , capable de gouverner
„ milles Monarchies. Il faudroit pour
„ cela que je fusse sourd aux acclama-
„ tions de tout le monde , qui l'admire &
„ qui l'éleve au-dessus de tous les Rois
„ qui régnerent jamais ; mais j'ai eu be-
„ soïn de toute l'éloquence de vôtre belle
„ bou-

„ bouche pour me persuader que je pou-
 „ vois aspirer à l'honneur de vôtre ami-
 „ tié, sans faire tort à vos charmes. Vous
 „ voulez m'en assûrer, & ce baiser que je
 „ prends la liberté d'imprimer sur l'albâtre
 „ de vos belles mains, est le premier ac-
 „ te de reconnoissance que j'entends de
 „ rendre à une si précieuse faveur, & le
 „ premier sacrifice que j'offre à un méri-
 „ te en qui je ne reconnois rien que d'ex-
 „ traordinaire & de divin. Je prends ainsi
 „ possession de vos faveurs, & comme je
 „ veux croire que vous ne me les accordez
 „ que par le motif d'une générosité toute
 „ gratuite, & que vôtre cœur est incapa-
 „ ble de changement; je vous proteste,
 „ en échange, que le temps & l'éloigne-
 „ ment ne changeront jamais rien dans
 „ l'estime & la reconnoissance que je vous
 „ en témoigne aujourd'hui, & qui sçait
 „ que la fortune qui se plaît à disposer les
 „ vicissitudes des affaires du monde, aus-
 „ quelles la prudence la plus éclairée ne
 „ peut rien prévoir, n'amène encore un
 „ jour une occasion qui vous fasse connoî-
 „ tre que rien n'est plus sincère que les
 „ assurances que je vous donne d'un ata-
 „ chement & d'une amitié inviolable.

Le Cardinal Porto-carrero avoit raison
de dire qu'aucune prévoiance n'étoit alors

capable de lire dans l'avenir ce que celui-ci renfermoit, & qu'il arriveroit un jour que l'amitié, qu'il lui juroit alors, auroit lieu dans la suite d'un temps fort reculé, de se faire honneur d'une constance si rare dans des liaisons qu'il semble que le hasard seul prenne plaisir de faire naître pour peu de momens. Cependant cette protestation fut prophétique, & au bout de 25. ans que le Cardinal étoit en Espagne & la Duchesse en Italie, il lui en donna une marque convaincante & fort agréable pour elle, en la faisant recevoir première Dame d'honneur auprès de la Reine Epouse du Roi Philippe.

Par le Testament de Charles II. supposé ou véritable, on obligeoit le Duc d'Anjou, déclaré Roi, & héritier de la Monarchie d'Espagne, d'épouser une des Archiduchesses fille de l'Empereur Léopold. Le Roi T. C. en fit faire la demande dans les formes par une Ambassade à Vienne; mais la Cour Impériale ne croiant pas que cette Alliance lui fut avantageuse la refusa; & dès-là le Roi Loüis jetta les yeux sur la Princesse Loüise Marie de Savoie, que le Duc son Pere n'eut aucune difficulté de lui accorder, & se tint au contraire fort honoré de cette recherche. La Princesse fut conduite en Espagne dès cette même année,

née, & ce fut elle qui reçût la Duchesse, Veuve du Duc de Bracciano, avec toutes les marques d'estime & d'amitié qu'elle pouvoit souhaiter ; ce qui auroit infiniment contribué au plaisir & à l'avantage de l'une & de l'autre, si la jeune Reine avoit eû plus de fermeté & de discernement, & la Duchesse moins d'ambition & de sensibilité contre ceux qui ne se trouverent pas disposez à lui céder & dépendre d'elle. Celle-ci, comme on verra dans la suite, fut cause, par ses menées, de tous les troubles dont la Cour d'Espagne fut agitée jusqu'à la mort de la Reine.

On a dit mille choses touchant la maniere dont le Cardinal Porto-carrero, ou prévenu par les insinuations de la Duchesse de Bracciano, qui tant que le Cardinal demeura à Rome ne cessa point de le voir, & de traiter avec lui d'une maniere conforme aux premieres avances de familiarité & d'amitié qu'ils s'étoient réciproquement donnez & qu'elle eût soin de cultiver dans la suite, ou gagné par de nouveaux offices, plus nécessaires au besoin, servit le Roi Philippe & disposa les choses à le faire recevoir en Espagne. Le Roi Charles avoit déjà fait, comme on a dit, dès la mort du Prince Electoral de Bavière, un premier Testament, par lequel il

avoit déclaré l'Archiduc Charles, second fils de l'Empereur Léopold, son héritier & Successeur ; & le Duc de Moles avoit porté ce Testament à Vienne, où il avoit été fort bien reçu. Mais le Roi de France aiant envoyé à Madrid le Marquis d'Harcourt pour son Ambassadeur, celui-là travailla & réüffit heureusement à faire passer cette Succession à un fils du Dauphin, en se rendant agréable à la Ville & à la Cour, par la magnificence de son traitement & par ses manieres insinuanes, de même que fit la Marquise son Epouse parmi les Dames, qu'elle gagna toutes à elle, en les comblant d'honneurs & de titres, en les régaland de mille galanteries & nipes Françoises, dont elle leur donna le goût.

Le moien principal dont le Marquis se servit, pour gagner le suffrage & la personne particuliere du Cardinal Porto-carro, le plus important de tous ceux qui pouvoient le plus contribuër à la réüffite de son dessein, fut un Chanoine de son Eglise Cathédrale de Toléde, d'un très-grand crédit auprès du Cardinal, & qui vivoit en liaison de spiritualité & de dévotion avec une Religieuse, qui passoit pour sainte. Un Pere de l'Oratoire, venu avec le Marquis, s'insinua dans l'esprit de cette femme, sous le même titre de piété ;

piété ; & celle-ci recevant, sans y trop réfléchir, les impressions du Pere, & les communiquant au Chanoine, & par son moien au Cardinal ; celui-ci entra enfin dans les sentimens du Marquis, & fut le Ministre principal du changement de Successeur qu'on donna au Roi Charles. Il n'est pas difficile de deviner quelles furent les insinuations. Le Cardinal étoit un homme pieux, à la maniere des dévots, qui n'ont pas beaucoup de science, & qui embrassent, jusqu'à la superstition, tout ce qu'on leur dit être du service & de la gloire de Dieu, quelque peu que la chose contribuë à cette gloire & à la sanctification de leurs ames. On voit encor aujourd'hui le portrait du Cardinal Porto-carro à Assise en Italie, revêtu de l'habit de Moine de St. François ; c'est-à-dire, ceint du Cordon, que les Religieux de cet Ordre donnent à leurs dévots qu'ils entrent, par ce signal, au nombre de leurs Confrères, quoique ces initiez ne fassent aucune Profession de vie Claustrale, & ne contractent aucune obligation à la vie Religieuse. Ce Cardinal y est qualifié de ce nom au bas de son portrait ; & la fonction s'en fit à son retour en Espagne, lorsqu'il passa de Rome à Assise, en se détournant un peu de la route ordinaire, pour

visiter ce réduit de dévotion , où repose le corps du Fondateur de l'Ordre Franciscain. C'est une puissante batterie , pour ébranler ces dévots , que de leur mettre en considération une quantité de pechez , qu'ils peuvent empêcher en coopérant à quelque dessein qui tend à cela. La Guerre est la source d'où coule une infinité de pechez ; non-seulement par le massacre de tant de personnes , qui meurent sans aucune préparation ou disposition Chrétienne à la mort , & qui par conséquent sont damnées ; mais encore par les ruines & la desolation que cause la Guerre dans les Pais où elle se fait , & qui réduit une infinité de personnes & de familles innocentes à la mendicité ; leur desespoir & les pechez que la misere les dispose à commettre devant tous être imputez à cette damnable source. On ne cachoit point au Cardinal , & il sçavoit d'ailleurs que le Roi de France aspiroit & prétendoit d'emporter la Succession d'Espagne pour un de ses Petits-Fils , & qu'il étoit prêt , & avoit les moiens de soutenir cette prétention contre toute l'Europe conjurée , quelques Guerres qu'il fut obligé de faire en toutes les parties de cette Monarchie. Que résoudre à cette vûë ? De donner les mains à tout ce qu'on voudroit pour empêcher

tant

tant de maux. Et c'est ce que fit le Cardinal, avec qui on fabriqua, de concert, le nouveau Testament qui détruisoit le premier, & qu'il prit soin de présenter & de faire agréer au Roi Charles dans les derniers jours de sa maladie. Le Ministre de France avoit gagné le dessus à Madrid, & fut assez puissant pour éloigner de la vûe du Roi tous ceux qui s'y pouvoient opposer, & en particulier le Ministre de l'Empereur, Comte de Harach, qui ne pût être admis à parler au Roi, dès que ce Testament fut signé, ce qui fut fait le 10. Octobre 1700. Don Sebastien Cotez, comme premier Secretaire du Roi, & Don Antonio d'Ubilla, Secretaire, comme on parle en Espagne, des Dépêches Univerfelles, gagnés par d'autres voies, que par celle du scrupule de coopérer à la ruine des Peuples, en donnant la main à la nomination d'un héritier, contre qui le Roi de France se seroit déclaré & auroit fait une sanglante Guerre, furent les Architectes du Testament, qu'ils formèrent sur le modèle qu'on leur presentoit; & le Cardinal Porto-carrero, le Crucifix à la main, fut celui, qui par une pieuse, mais menaçante exhortation, obligea le Roi moribond à prendre en main la Stampille, & par une seule imposition de ce
 fatal

fatal instrument, donna le droit ou le prétexte de mettre le Duc d'Anjou sur le Trône d'Espagne.

Il est cependant assez vrai-semblable que les Espagnols n'auroient eû aucune inclination pour un Prince François, quelque moien qu'on eut employé pour cela, si l'Empereur Léopold eut prévenu, par l'envoi de son second fils à Madrid, l'occasion de mettre ses droits en dispute, & s'il eut rempli l'attente des Peuples, en faisant voir chez eux, & élever parmi eux, l'héritier & le Successeur nécessaire à la Couronne de leur Roi. Mais la chose étant encore à faire après la mort de Charles II. & le Roi de France aiant gagné tous les Ministres & les Gouverneurs des Etats de la Monarchie; & qui plus est, aiant de puissantes Armées pour l'exécution & le soutien de ce que vouloit faire le Cardinal Porto-carrero, n'eut qu'à épouventer, comme il fit, le Roi moribond, de la crainte d'être la cause de la desolation de toute la Monarchie, que le Roi de France étoit prêt d'envahir, s'il nommoit un autre Successeur qu'un de ces Petits-Fils, qui d'ailleurs étoit son plus proche parent, & ç'en fut assez pour le déterminer à approuver ce qu'on avoit déjà concerté sans lui.

On

On ſçait que le Roi de France aiant reçu la nouvelle de la mort & du Teſtament du Roi Charles, fut, ou feignit d'être dans quelque irréſolution, ſ'il accepteroit ce Teſtament ou ſ'il ſ'en tienendroit au dernier Traité de partage, qu'il avoit fait avec les deux Puiffances Maritimes des Provinces de la Monarchie d'Eſpagne. Le partage n'accordoit au Dauphin que les Roïaumes de Naples & de Sicile, & la réunion de la Lorraine à la Couronne de France. Le gros, & le reſte de la Monarchie Eſpagnole, demeurant à l'Archiduc Charles d'Autriche, excepté le Duché de Milan, qui dans le Plan de partage ſervoit de compenſation à la Maïſon de Lorraine, dont on donnoit les Etats à la France. Quoi qu'il ſoit de cette irréſolution du Roi Louïs; ſi elle fut véritable, elle dura peu, & le Roi ſe déclara pour le Teſtament, qu'il accepta ſolennellement en toutes ſes parties.

Il ne tint pas à lui qu'on ne laiſſât en repos ſon Petis-Fils ſur le Trône d'Eſpagne; il employa pour cet effet tous les bons offices poſſibles dans les Cours, d'où il avoit lieu de craindre qu'on ne lui ſuſcitât des troubles; le Marquis de Villars à Vienne; le Comte de Tallard à Londres, & le Comte de Briord à la Haïe,

Haïe, en donnant part à ces Souverains de l'acceptation que faisoit le Roi Louis du Testament, n'en raportèrent que des expressions, qui n'étant d'aucune approbation précise, ne l'assûroient point contre une déclaration ennemie. Le seul Comte Sinzendorf, qui se trouvoit alors Ambassadeur de l'Empereur Léopold à Paris, protesta, par un écrit présenté au Marquis de Torci, que le Milanois étant un Fief d'Empire, le Roi Charles II. étant mort sans enfans, n'en avoit pû disposer en faveur de qui que ce fut, au préjudice des droits reconnus de l'Empereur, Souverain direct de ce Fief.

Aussi vit-on bien-tôt que toutes choses se préparoient à la Guerre, à laquelle le Roi de France s'étoit sans doute attendu, ce qui donna lieu à la composition de ce petit Madrigal qu'on reçût de France en ce temps-là, & qui exprimoit le chagrin que sentoient quelques-uns de la nécessité de ces armemens.

Nos maux ne finiront jamais,

Soit dans la Guerre ou dans la Paix.

Le Destin de l'Espagne est toujours de nous
nuire,

Et le siècle à venir aura peine à juger,

S'il

S'il nous a plus coûté de la vouloir détruire
Que de la vouloir protéger.

Les premières hostilités commencèrent en Italie contre le Duché de Milan, alors gouverné par le Prince de Vaudémont, à qui l'Empereur avoit, dès le commencement, fait intimé par le Comte de Castelbarco, que Milan étant Fief Impérial, il devoit reconnoître l'Empereur avant tout autre; mais le Prince, dès avant la mort du Roi Charles, avoit été gagné à la France; & on avoit vû à Milan un François, dont on ne disoit pas la qualité, qui jouïssoit auprès de lui d'une familiarité extraordinaire, & qu'on crût communément être là pour l'entretenir dans les bonnes dispositions où l'on l'avoit fait entrer en faveur de la France. Le Roi Louis envoya Mr. de Catinat, avec des Troupes, pour travailler avec lui à la conservation de cette riche Province, que les protestations du Comte de Sinzendorf, à Paris, avoient déjà fait connoître qu'elle seroit ataquée. Les Allemands, en effet, s'y présentèrent, sous la conduite du Prince Eugène de Savoie; & sans entrer dans le détail de ce que firent les deux Armées, il suffit de dire que les François & les Espagnols, qui pour arrêter les Allemands,



mands, s'étoient allez fortifier sur les confins du Tirol, dans l'Etat de Venise, ne gagnèrent rien par cette Fortification, & que le Prince Eugène, en prenant une autre route, que l'on croioit impraticable, déboucha sur le Veronois; & donnant, en Général habile, plusieurs fois le change aux Espagnols, & aux François, conduisit son Armée jusqu'au Duché de Mantouë, & passa, quasi à leur vûë, toutes les rivieres, grandes & petites, qui lui fallut traverser pour cela.

* D'ailleurs les Anglois & les Hollandois s'étant déclarez pour l'Empereur, envoierent, dès l'année suivante, leur Flotte contre l'Espagne. Entrez dans la Baïe de Cadix, ils semèrent par les Frontières plusieurs copies d'un Manifeste composé au nom de l'Empereur, pour porter les Peuples à quelque déclaration favorable à celui-ci, ce qui ne produit rien. Au contraire, étant entrez dans la petite ville de Sainte Marie & dans son Port, qui étoit sans deffense; ils y commirent de tels excès dans les Eglises, que cela servit à éloigner encor davantage les esprits des dispositions dans lesquelles on les vouloit faire entrer.

La Flotte combinée d'Angleterre & d'Hol-

* 1702.

d'Hollande remporta cependant un avantage considérable à Vigos, Ville & Port dans la Galice ; où aiant appris que le Comte de Château-Renaud avoit conduit les Gallions, qu'il ramenoit de l'Amérique, (parce qu'il fut informé que l'ennemi étoit à Cadix, où se fait la décharge ordinaire des richesses qui viennent des Indes Espagnoles) elle fut l'y chercher, & brûla, ou se saisit de quasi tous les Vaisseaux qui s'y étoient réfugiés, & en emporta un butin très-considérable.

Le Roi Philippe étoit alors absent de Madrid, aiant, dès le Printemps de cette année, pris la résolution de monter sur la Flotte Françoise & Espagnole, & de s'en aller en Italie. Il vouloit se faire voir à Naples, pour ramener les esprits, qui pouvoient être effarouchez de l'exécution qu'on y venoit de faire. Comme une partie considérable de la plus haute Noblesse témoignoit d'incliner vers le parti de l'Empereur, plusieurs se trouvant absens & d'autres aiant des emplois dans les Troupes de S. M. Impériale, l'Empereur avoit envoyé à Rome le Baron de Castignet Bourguignon, pour se prévaloir & tirer tout l'avantage possible de cette bonne disposition. Le Baron unit tous ceux qu'il pût dans le dessein d'employer la for-

ce pour soulever la ville de Naples, & pour y faire proclamer l'Archiduc Charles. Les Grands de la Nation, qui adhérèrent à ce parti, promirent d'armer leurs Vassaux, & d'employer leur concours à soutenir l'entreprise. Il étoit difficile de ménager cette conspiration, avec le secret nécessaire pour la faire réussir, tant de gens du dedans & du dehors de la Ville y devant avoir part; cependant elle ne fut découverte que la veille de l'exécution, ce qui fut cause que les Conjurez se voyant découverts voulurent l'anticiper, & firent une cavalcade par la Ville, le Baron de Cassignet à leurs têtes, dans laquelle ils proclamèrent l'Archiduc Charles; mais presque personne ne s'étant ému, & les Troupes du dehors ne paroissant point, parce qu'elles ne devoient venir que le jour suivant; les Conjurez furent dispersez, & une partie pris, avec le Baron, chef de l'entreprise, qui fut envoyé à Paris dans la Bastille, & les autres prisonniers décapitez à Naples, & le Palais du Duc de Telesia, qui étoit échappé, démôli jusqu'aux fondemens.

On crût que le Roi Philippe, en allant à Naples, avoit eû dessein de s'aller faire voir à Rome; & on le présuma, de la grande inclination du Pape Clément envers

vers lui, tel qu'il l'avoit témoigné dès le commencement. On crût même que le Pape lui accorderoit, à cette occasion, l'investiture du Roïaume des deux Siciles, & que la Cour de Rome seroit ravie de voir un Roi en personne venir prendre cette investiture à la maniere des anciens Rois, qui venoient la demander & recevoir, prosternez aux pieds du St. Pere. Mais le bruit que fit ce voiage du Roi Philippe à Rome, y mit les esprits en un si grand mouvement, que cela suffit pour que la chose n'eût point son effet. On mit en considération au Roi les desagrémens, que lui ou les siens pourroient recevoir en une Cour, qui pointille sur les moindres cérémonies & veut toujours avoir le dessus, & une Ville remplie d'étrangers de toutes sortes de Nations. Il fallut donc que le Roi Philippe se contentât d'une Ambassade que le St. Pere lui envoya, avec un Bref, par lequel il lui témoignoit la joie qu'il avoit de le voir si près de lui; l'Ambassade & la Lettre eurent encor leurs difficultez particulieres. Le Pape jeta les yeux sur divers Cardinaux, & tous s'excusèrent d'entreprendre cette Légation, contre laquelle le Ministre de l'Empereur faisoit un bruit terrible, prétendant & protestant que personne n'étoit Roi de

Naples que S. M. I. & il fallut se servir du vieux Cardinal Charles Barberin, qui n'étant jamais sorti de Rome, fut ravi de trouver cette occasion de dépenser une partie de ses grands revenus, & fit la Légation comme il pût, & selon ses forces décrépite.

La pensée de donner le titre de Roi de Naples & même d'Espagne à Philippe, dans la Lettre de compliment que porteroit le Légat, eût encore ses oppositions : & il fallut que le Pape Clément, pour ne point s'exposer à de plus grands desagrémens, se contentât de faire son adresse à Philippe *Roi des Espagnols, alors présent aux confins de l'état Ecclesiastique*, distinction qui fut inventée par les François au temps de Jâques II. qu'ils nommoient toujourns Roi de la Grand^e Bretagne, & Guillaume III. Roi des Anglois. Le Roi Philippe n'eut aucun chagrin de ce titre, comme il n'auroit pas avancé beaucoup plus ses affaires, en recevant un plus étendu & plus spécifié. Le Pape avoit écrit dès l'année dernière une Lettre à l'Empereur, pour le prier de ne point envoyer de Troupes en Italie ; dans la confiance qu'il avoit aparemment de pouvoir terminer la dispute de la Succession entre les Prétendants, par sa médiation

tion qu'il leur avoit fait offrir. L'Empereur auroit eû quelque raison de déférer à cette inconstance, si le sujet de la dispute ; c'est-à-dire, les Roïaumes de Naples & de Sicile, pour l'Italie, eussent été en main tierce ; mais étant occupez & tenus au nom du Roi Philippe, qui en dispoisoit en pleine Souveraineté, prier que l'Empereur n'envoïât point de Troupes, & différer, comme il est vrai-semblable qu'on eut fait, la décision du differend ; c'étoit l'obliger en quelques manieres de renoncer à ses prétentions. Aussi l'Empereur ne répondit rien au Bref ou Lettre du Pape, & les choses allèrent leur train ordinaire de chercher cette décision dans la force des armes.

Ce n'étoit pas pour s'assûrer du seul Roïaume de Naples, que le Roi Philippe avoit passé en Italie. Il vouloit aussi se faire voir aux Siciliens, & recevoir leurs respects & leur reconnoissance. Il en fut cependant dissuadé, par la considération qu'on lui proposa que sa venuë dans ce Roïaume ne serviroit qu'à en rendre les Peuples plus pauvres & plus misérables, par les dépenses excessives qu'ils voudroient faire pour signaler leur zèle en cette occasion. Le Cardinal del Giudice lui remontra que la levée du Bouclier &

la révolte qu'avoient fait les Messinois en 1674. & dans laquelle étoit entré tout le Roiaume, avoit été si sévèrement punie par les Espagnols, quand la France les eut abandonné à leur merci, que toutes les familles principales avoient été ruinées, par la confiscation de leurs biens, après la fuite de ceux qui se sentant coupables & n'esperant point de pitié, s'étoient eux-mêmes bannis & avoient abandonné leurs biens à la merci & à la vengeance des Ministres du Roi Charles II. Ces biens avoient été confisquez ou appropriez aux Ministres, & on avoit rasé les Maisons des principaux soulevez, afin qu'il ne demeurât aucune marque de leur révolte. Le Roi Philippe fut touché de ce recit, & desireux de signaler les commencemens de son Règne par des marques d'une pitié & d'une bonté Roïalle envers ses Peuples, non-seulement il quitta le dessein qu'il avoit eû de se porter en Sicile; mais, par une générosité à laquelle personne ne s'atendoit, il commanda que son fisc se défaisit de tout ce qui lui étoit revenu des biens ôtez aux Siciliens coupables du dernier soulevement, & que tous ceux-ci pussent repatrier sans crainte, & en reprendre la possession: de plus, qu'on rebâtît, même à ses frais, toutes les Maisons.

& Palais qui avoient été abatus en punition de la révolte. Une si rare & si grande bénéficence plût infiniment, comme on peut croire, aux Siciliens, & les lia d'une si grande affection au Roi Philippe, qu'ils la témoignèrent plusieurs années après, lorsque ce Prince voulut rentrer en possession de ce Roïaume, comme on le dira dans la suite.

Le Roi Philippe voulut encor se trouver en Lombardie & y encourager son Armée, occupée à empêcher les Allemands d'entrer dans le Duché de Milan. C'est pourquoi, après avoir mis tout l'ordre qu'il pût aux affaires de Naples, où il fit emprisonner quelques personnes suspectes, & en envoya d'autres prisonniers en Espagne, il remonta sur la Flotte & vint aborder à Gènes. Il passa de Gènes à Milan, & s'aboucha sur le chemin avec leurs A. A. R. R. le Duc & la Duchesse de Savoïe, qui le vinrent trouver, & qui, comme à leur Gendre, lui firent & reçurent toutes les caresses imaginables. Il fut complimenté à Milan au nom de la République de Venise, qui lui envoya là des Ambassadeurs, à celui du Grand Duc de Toscane, & en personne par le Duc de Parme; & sans faire cas des Operas & des amusemens que le Prince de Vaudémont,
Gou-

Gouverneur du Milanois , lui avoit fait préparer , il se porta à son Armée , qui étoit dans le Duché de Mantouë , jusqu'où les Allemands avoient déjà pénétré. Cette Armée étoit commandée par le Duc de Vendôme , après que le Maréchal de Villeroy se fut laissé enlever & faire prisonnier dans la ville de Crémône , par le Prince Eugène de Savoie , à la tête d'un parti de 400. Impériaux seulement. Comme le Roi Philippe étoit impatient de se signaler , il en vint bien tôt aux mains , avec les Allemands , près de la petite ville de Suzzare dans le Mantoüian , & leur délivra une Bataille , qui ne décida de rien , & dont les deux partis s'attribuèrent l'avantage. Les Impériaux continuèrent de bloquer la ville de Mantouë , dont le Duc s'étoit déclaré pour les deux Couronnes ; & les François , après le départ du Roi Philippe , prirent Guastale , Ville démantelée plusieurs années auparavant , & chassèrent le Duc de Modène de ses Etats , parce qu'il ne vouloit pas se séparer des intérêts de l'Empereur , dont il avoit l'honneur d'être allié , aiant épousé la Princesse de Wolfembutel , sœur de l'Épouse du Roi des Romains , fils aîné de S. M. I.

Le Roi Philippe rapellé en Espagne, par
des

des intérêts plus pressans que ceux qui le retenoient en Lombardie , où les deux Armées ne faisoient que se disputer le terrain , par la prise & reprise de plusieurs petites Places , alla se rembarquer à Gènes & emmena avec soi quelques familles Milanoises de *** , qui avoit une des principales Charges de l'Etat. Le Marquis étoit jeune , avenant , & qui possédoit parfaitement la Langue Espagnole , comme descendant d'ancêtres Espagnols , qui dans leur Domestique ont coûtume de retenir l'usage de leur Langue , quoi qu'établis en Italie , comme étoit celui-ci. Sa Charge l'aprochant du Roi , pour en recevoir les ordres , en ce qui concernoit particulièrement le militaire , ses manieres & sa vivacité plurent infiniment à Philippe , qui lui témoigna une considération extraordinaire. L'Epouse du Marquis ne lui étoit en rien inférieure , soit en bon air & en manieres engageantes , soit en ce qui fait le charme du beau sexe , sçavoir une beauté peu commune , soutenüe de tout l'éclat d'une brillante jeunesse. Le Prince de Vaudémont , aiant , à l'occasion d'un grand Bal qu'il donna à la Cour , procuré au Roi l'occasion de voir toutes les Dames Milanoises ; le Marquis , qui ne quittoit plus le Roi , en les faisant con-

noître

noître par leurs noms, ne pût éviter de lui faire connoître sa femme, qui figuroit avec les autres, en une pompe particulière de joiaux & d'habits. Le Roi la vit, & avec la confiance que lui donnoit l'amitié dont il honoroit le mari, la félicita sur la singularité de son mérite, & de la meilleure maniere qu'il pût (car il lui falloit parler Italien, & le Roi ne sçavoit pas trop bien cette Langue, non plus que la Marquise les Langues Françoise & Espagnole) il lui témoigna l'estime qu'il en faisoit, & se servit de ses yeux pour lui exprimer plus efficacement ce que sa vûë lui inspiroit de tendresse & de passion pour elle. La Marquise répondit, avec toute la modestie possible, aux honnêtetez du Roi, & partageant les regards entre lui & son mari, qui étoit present, de peur de trop dire & de trop taire en une occasion si délicate & si heureuse. Les Grands se flâtent toujours, & il seroit bien rare de voir un Roi qui n'eut pas une bonne opinion des avances que la passion, qui s'allume si facilement dans leurs cœurs, leur fait faire en cette matiere.

Comme Philippe ne vouloit point faire de séjour considérable à Milan, il abrégéa les poursuites que sa premiere déclaration d'estime & d'amour à la Mar-
quise

quise lui avoit fait faire , en persuadant au Marquis son Epoux de le suivre , avec toute sa famille , en Espagne.

„ Marquis , lui dit-il , je distingue , avec
 „ un plaisir & une reconnoissance parti-
 „ culiere , le zele que vous avez pour mon
 „ service. Vôtres attachement à mes inté-
 „ rêts m'est d'autant plus cher , qu'il me
 „ peut beaucoup servir en un Pais où je
 „ vous dis , avec confiance , que je trou-
 „ ve peu de sujets capables des emplois ;
 „ je ne dirai pas les plus difficiles ; mais
 „ de ceux - là même qui ne demandent
 „ qu'un peu d'aplication & d'assiduité.
 „ L'abandon des affaires , négligées depuis
 „ tant d'années à Madrid , a tellement ren-
 „ du les Espagnols faineants , qu'ils ne
 „ sçauroient plus se relever de cette lé-
 „ targie ; & il n'y a que le temps , qui les
 „ a vûs autrefois si actifs & si laborieux ,
 „ qui les puisse réveiller & ramener au
 „ travail & à l'attention nécessaire pour le
 „ gouvernement de la Monarchie. Vos
 „ soins , & l'aplication que vous mettez
 „ à remplir tous les devoirs de vôtres
 „ Charge , me font tout esperer de vous ,
 „ si je puis vous avoir près de moi & me
 „ servir de vos conseils. Vous ne devez
 „ pas avoir perdu l'inclination naturelle
 „ que nous avons tous de revoir nôtre
 „ patrie,

„ patrie, & celle de nos ancêtres, parti-
 „ culièrement quand nous pouvons nous
 „ faire revoir à nos compatriotes en un
 „ état à leur faire envie. Vous avez ici
 „ du bien & un emploi lucratif ; je puis
 „ vous rendre, avec usure, ce que vous
 „ quitterez pour moi, & en vous grati-
 „ fiant & obligeant de les céder à vos fre-
 „ res, qui resteront ici, reproduire &
 „ multiplier vôtre famille, en l'agrandif-
 „ sant en deux branches, dont l'une ré-
 „ sidera à Madrid ; & l'autre à Milan.
 „ Marquis, vous sçavez que je dois de-
 „ meurer ici peu ; résolvez-vous & don-
 „ nez-moi une réponse, qui me donne
 „ lieu de paier de hautes récompenses la
 „ complaisance que vous aurez pour moi.

Le Marquis plus qu'à moitié ébranlé, par
 l'esperance d'une haute fortune, fit part
 de la proposition que le Roi lui avoit faite
 à son Epouse, qui se flâtant encor plus
 que son mari, montra, pour sauver les
 aparences, beaucoup de répugnance à
 quitter l'Italie, prenant pour prétexte l'i-
 gnorance de la Langue, & l'extravagan-
 ce des coûtumes Espagnoles, qui tien-
 nent les femmes en un abominable escla-
 vage ; la sotte maniere d'habits, qui les
 tient comme empalées ; leurs têtes &
 leurs épaules nuës & exposées à toutes les
 inju-

injures de l'air ; leurs cheveux tressés , sans beauté ni le moindre agrément du monde. La mere du Marquis vivoit encore , qui née , aussi-bien que son mari , de race Espagnole , n'avoit toute sa vie étudié que les grandeurs de la Nation , & en avoit retenu jusqu'aux moindres manieres , dans ses discours & dans sa conduite particuliere. A peine eut-elle entendu les premiers mots du discours de son fils , & appris que le Roi Philippe lui offroit de le transplanter , avec toute sa famille , en Espagne , qu'elle tressaillit de joie , & la fit consentir toute à cette transmigration. C'est pourquoi le Marquis s'étant trouvé le matin au lever du Roi , & celui-ci lui aiant immédiatement demandé ce qu'il avoit résolu , de recevoir , lui dit-il , avec une profonde révérence , les graces de V. M. & de me résigner à toutes ses dispositions. J'ai fait , dit alors le Roi , en souriant , en presence de tous ceux qui se trouvèrent dans sa chambre , la plus importante conquête que je pouvois esperer de faire en mon voiage d'Italie , en gagnant un Ministre du mérite du Marquis , à qui j'ordonne qu'on fournisse toutes les commoditez qu'il jugera necessaire pour le transport de sa famille en Espagne. Une faveur si déclarée attira des compli-

mens au Marquis de toute la Cour, qui accompagnoit le Roi, & de toute la Noblesse de Milan, de qui il étoit aimé; les uns regardant sa fortune avec envie, & les autres regrettant la perte qu'ils faisoient de sa personne. Pendant que chacun prenoit les devans à Gènes, où le Roi Philippe se devoit rembarquer; celui-ci voulut toujours avoir auprès de soi le Marquis, & à cette occasion la femme de celui-ci, dont la bien-séance ne souffroit point qu'elle fut séparée de son Epoux.

Cette continuelle & familiere conversation donnoit lieu au Roi de dire beaucoup de douceurs à la Marquise, & n'authorisoit point cependant le mari à s'en offenser, parce qu'il étoit présent à tout. Comme la nature ne passe pas d'une extrémité à l'autre, sans participer des deux qualitez, lors qu'elle est au milieu de l'espace qui les unit; on peut dire qu'entre les deux excès de libertinage & d'esclavage, où l'on tient les femmes en France & en Italie, il en faut excepter les Milanoises, accoutumées à vivre & à jouir d'une liberté honnête, qui ne s'effarouche point des caresses des hommes, quand elles ne passent point les limites de la bien-séance. Le Roi entretenoit ordinairement la Marquise de
l'hu-

l'humeur tout-à-fait complaisante de la Reine son épouse, qui, étant Italienne, auroit un plaisir particulier de l'avoir près de soi, & lui de l'y voir, comme une personne capable de la consoler, par son mérite & par ses manières, du chagrin qu'elle avoit de se voir continuellement parmi les Dames Espagnoles, qui, quoi qu'elles aient assez souvent de l'esprit, n'ont que des manières & des expressions guindées, peu capables d'inspirer & de donner ce plaisir des conversations, qui consiste dans l'effusion des cœurs, & dans une complaisance qui éloigne également, & l'ennui & la crainte d'une correspondance peu sincère. La Marquise, qui avoit de l'esprit au-delà de ce qu'il en falloit pour connoître le véritable prix des douceurs & des honnêtetez que le Roi lui faisoit, répondit à tout, avec des termes pleins de respect, s'excusant de n'avoir ni l'habileté ni le mérite qu'il falloit pour tenir compagnie à une Reine; & dans le temps qu'elle usoit de ses défaites, comme pour s'éloigner des honneurs qu'on lui faisoit, elle faisoit parler ses yeux un langage tout contraire aux excuses. Le Roi n'étoit point ignorant & inexpert dans ce commerce, & interprétant, comme il devoit, ce langage, si divers des yeux & de la bouche, il s'alloit figurant une abondan-

te récolte de faveurs , qu'il semoit , lorsque le temps de la moisson seroit venu. Il falloit s'en tenir aux regards & aux discours tendres , en une navigation où le peu d'étendue de la lice ne permettoit pas de plus grandes carrieres.

Il arriva cependant un jour que le Ciel, dégagé de toutes sortes de nuées , donnoit lieu d'envisager , avec des lunettes-d'approche , les rivages de France , que la Flotte Espagnole alloit côtoiant , que le Marquis se laissant transporter à la curiosité , qui tenoit ocupez beaucoup d'autres à cette speculation , la Marquise demeura seule avec le Roi. Celui-ci se servant adroitement de l'occasion & la regardant fixement ; Voici, lui dit-il , en la prenant par la main , ma chere Marquise , la premiere rencontre , qui se soit présentée jusqu'à present , de reconnoître l'effet qu'ont produit sur vôtre cœur les avances de tendresse & d'amitié que je vous ai faites ; & si vous êtes sensible à ce que je sens pour vous , & que je vous ai si souvent témoigné... Sire , lui répondit la Marquise , vôtre Majesté en sçait trop pour ignorer que de semblables expressions ne demandent point de réponse. Les Rois , moins que tous les autres , ont lieu de se défier de leur pouvoir & du succès de leurs souhaits , particulièrement
quand

quand la complaisance qu'ils atendent porte le bonheur & la gloire à ceux qui la rendent. A ces mots, le Roi qui craignoit d'être surpris, sans avoir tiré aucun avantage de l'occasion, embrassa la Marquise & lui imprima un tendre baiser sur la bouche. Ce baiser fit briller d'un éclat extraordinaire tout le reste du visage de la Marquise, qui après cet éclair de beauté, dont il parût qu'elle vouloit reconnoître la faveur du Roi, se composa aussi-tôt, & rentrant dans son sens rassis, donna lieu à la pourpre qui restoit peinte sur ses jouës, de se défaire peu-à-peu de ce feu extraordinaire qui les avoit animez. Marquise, lui dit alors le Roi, je me flâte que vous avez trop bonne opinion de moi, pour craindre que j'abuse du secret, & pour ne pas esperer de moi toute la reconnoissance que vous avez lieu de vous promettre. Nous allons à Madrid, & c'est-là où vous vous convaincrez, par vous-même, de la sincérité de mes expressions.

Le Roi Philippe, à son arrivée à Madrid, trouva le Conseil occupé, ainsi qu'il en avoit donné l'ordre en partant d'Espagne pour l'Italie, à faire le Procès au Comte de Melgard, Amirante de Castille, sujet, qui aiant eu jusqu'alors des emplois très-considérables, avoit été, peu après

l'arrivée du Roi, dépossédé de la Charge de Grand Ecuier, & rendu, par une cabale de Cour, suspect au nouveau Gouvernement. Comme son crédit étoit grand en Espagne, le Roi Philippe l'avoit ménagé, quoi qu'il sçût que ce Seigneur, d'un esprit vif & résolu, parloit avec une grande liberté des irrégularitez qu'il croioit voir dans le maniment des affaires, & l'avoit nommé son Ambassadeur en France, dans la vûe de l'éloigner d'Espagne, & pour lui ôter les moïens d'inspirer ses sentimens à d'autres.

Il est certain que lui & les autres Grands de la Nation, si on en excepte le Cardinal Porto-carrero, voiant que tout se régloit par les conseils, & même par l'autorité de l'Ambassadeur de France, & de quelques François, comme un Mr. de Louville, que le Roi avoit amené avec soi, souffroient impatiemment le peu de considération qu'on avoit pour eux, & laissoient souvent échaper des plaintes de ce traitement; l'Amirante, en particulier, touché plus vivement de ce mépris, se servit de l'ocasion de l'Ambassade à laquelle on le destinoit, pour tirer de Madrid ce qui pût être transporté de ces effets & meubles les plus précieux, & leva de grandes sommes sur le capital de ses terres, comme pour soutenir avec plus
d'éclat

d'éclat cet Ambassade ; aiant par-là endormi la Cour , il partit de Madrid avec le P. Cinfnegos , son Confesseur , Jésuite , homme d'intrigue , s'il en fut jamais , & dont on parlera ailleurs ; & après quelques journées faites vers la Cour de France , il rebroussa chemin & se rendit en Portugal. Ceci s'étoit passé pendant que le Roi Philippe étoit en Italie , d'où il avoit envoyé l'ordre de lui faire son Procès. L'Amirante fut condamné , pour sa fuite & son éloignement , qui étoit une chose publique & connue de tout le monde. Le reste de ce qui lui fut imputé étant destitué des preuves nécessaires , l'Amirante y répondit de Lisbonne , par un Manifeste qui ne fit peut-être pas grande impression sur l'esprit du Roi ; mais comme ce Seigneur demeura hors du Roïaume , on cessa d'en parler.

L'Arrivée du Cardinal d'Estrées en Espagne y fit un plus grand bruit , qui ne pût s'apaiser que par le retour de ce Cardinal en France. Le Roi Philippe étant d'une douceur & d'une bonté de naturel quasi incroyable , le Roi , son Grand-Pere , jugeoit absolument nécessaire , à sa conservation , qu'il fut assisté dans le Gouvernement par un homme d'autorité & d'expérience , capable de détourner l'effet des mauvais conseils qu'on pourroit lui donner.

ner. Il semble qu'il n'y avoit aucun sujet de se défier de ceux du Cardinal Porto-carrero, qui aiant tout fait pour l'établir sur le Trône d'Espagne, ne donnoit aucun lieu de craindre qu'il en usât mal avec sa créature : mais enfin il étoit Espagnol, & le Roi Louïs étoit un Prince toujours sur le *qui vive*, dans les occasions où il auroit pû trouver de l'oposition à ses pensées ; & qui considérant l'établissement de son Petit-Fils en Espagne, environné de tous les dangers qui pouvoient le traverser, vouloit l'y voir avec toutes les sûretés imaginables. Il est néanmoins quelquefois dangereux d'user de tant de précautions ; & tel n'a jamais donné aucun sujet de défiance, qui se voiant soupçonné, ou de foiblesse ou de mauvaise foi, entre dans des desseins qu'il n'auroit jamais conçûs sans cela.

Le Cardinal Porto-carrero voiant que dorénavant les choses seroient réglées par la direction du Régent, nouvellement venu de France, & connu de tout le monde pour un homme également vif, hardi, & qui n'estimoit pas fort les considérations qu'on pouvoit opposer à ses sentimens, se retira du Conseil & pria le Roi de ne pas trouver mauvais cet éloignement. On venoit de le priver encor de l'Inspection sur les Finances, à l'arrivée d'un Mr. Ori, que le

le Roi Louïs envoya pour les gouverner. La Princesse des Ursins, qui jusqu'alors avoit paru borner ses vûës à témoigner ses complaisances à la jeune Reine de qui elle avoit la premiere & l'entiere confiance, commença à cette occasion d'entrer dans les affaires du Gouvernement, & épousant, comme elle s'y crut obligée, le parti du Cardinal Porto-carrero, son bien-faïcteur, contre le Cardinal d'Estrées son compatriote, elle remplit la Cour de plaintes contre le Roi, Aïeul du Roi Philippe, & desapprouva hautement l'envoi qu'il avoit fait en Espagne d'un homme comme le Cardinal d'Estrées, homme d'une humeur hautaine, & qui méprisoit tout ce qu'il n'avoit pas proposé. La Cour est l'élément des bruits, où les factions se forment & se soutiennent, par la communication que les personnes oisives se font de leurs passions & de leurs pensées. Les femmes, & la Princesse des Ursins en particulier, ont l'expression vive, & manquent rarement de persuader ce qu'elles veulent à ceux qui les écoutent. Le Cardinal d'Estrées eût beau faire passer des excuses officieuses au Cardinal Porto-carrero, pour gagner sa confiance & lui protester qu'il n'étoit venu à Madrid que pour être témoin des heureux effets des conseils, qu'il avoit jusqu'alors donné

donné au jeune Roi dans le Gouvernement, & que bien loin de s'oposer jamais à tout ce qu'il voudroit proposer, il seroit le premier à le soutenir de son aprobation, & toujourns prêt de concourir à tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien de la Monarchie & l'intérêt commun des deux Couronnes. Tout cela ne produit rien, & toute la Cour, entraînée au parti du Cardinal Porto-carrero, ne vouloit point d'autre accord que celui de voir repasser les Monts au Cardinal d'Estrées, & qu'il abandonnât l'Espagne.

Le Roi Philippe bialisoit entre les deux, n'osant ni tout-à-fait abandonner le Cardinal Porto-carrero, qu'il prioit & faisoit prier de reprendre sa place dans les Conseils, avec protestations qu'il auroit toujourns les mêmes égards & la même déférence pour tout ce qu'il aprouveroit; & d'ailleurs n'osant desobliger le Roi son Aieul, en témoignant de l'éloignement du Cardinal d'Estrées. Il n'y eut que le Roi Louïs XIV. qui peu acoûtumé à oüir qu'on improuvât sa conduite, & atribuant tout le mécontentement que témoignoit les Espagnols contre le Cardinal d'Estrées, à la Princesse des Ursins, comme à celle qui faisoit la premiere figure entre les Mécontents & parloit le plus haut, lui envoya un
ordre

ordre absolu de quitter Madrid, & de s'en revenir en France. Cet ordre fut si rigoureux, qu'il lui fut même défendu de parler au Maréchal de Thessé, que le Roi Louïs envoioit pour commander l'Armée Espagnole, si elle le rencontroit en chemin.

Il est bien facile de deviner le chagrin qu'un ordre si précis & si infâmant causa à la Princesse. Cette Dame aiant, comme nagé jusqu'alors dans le plaisir de jouir de l'entiere confiance du Roi & de la Reine, & en cette considération aiant été réverée comme l'Arbître Souveraine de la Cour, se voioit réduite à la nécessité d'aller en un lieu, où le peu de satisfaction que témoignoit le Roi de France de sa conduite, l'exposeroit à l'aversion & au mépris de tout le monde. Elle obéit cependant; mais comme personne habile, elle engagea si avant la Reine dans ses intérêts, qu'à peine la Princesse fut-elle arrivée en France, que la Reine se montra si chagrine de ne la plus avoir auprès de soi, que cette tristesse étant capable d'altérer sa santé, le Roi Louïs, qui n'en vouloit pas avoir le reproche, renvoia la Princesse en Espagne chargée de presens; & pour ne point aigrir les choses davantage, rapella le Cardinal d'Estrées, qui laissa, en partant, l'Abbé d'Estrées son Neveu,

veu, en qualité d'Ambassadeur auprès du Roi Philippe. Ce Prince eut cette année des embarras encor plus fâcheux que ceux dont on vient de parler. Les Impériaux n'ayant pas soutenu aussi vivement leurs affaires en Italie qu'il y avoit lieu de le croire; & le Duc, Electeur de Baviere s'étant déclaré contre l'Empereur, le Roi de France avoit envoyé des ordres au Duc de Vendôme en Lombardie de faire passer une partie de ses Troupes dans le Tyrol, dont l'Electeur s'étoit déjà saisi, afin d'ouvrir & d'assûrer une communication entre ses Armées d'Italie & d'Allemagne, & d'ôter aussi toutes sortes de moyens aux Allemands de se soutenir dans la Lombardie. Comme il falloit passer les Montagnes de l'Evêché de Trente, le Duc de Vendôme, soit qu'il fut prévenu de quelque soupçon contre S. A. R. de Savoie, ou qu'il fit la chose sans seconde intention, déclara qu'il entendoit que les Régimens Savoïards, comme plus accoutumés à grimper les Montagnes, auroient l'avant-garde dans cette marche, & seroient ceux qui ouvreroient le chemin aux autres.

Le Duc de Savoie, informé de cette destination, protesta contre, & donna pour raison, qu'étant entré dans l'Alliance des
Rois

Rois de France & d'Espagne, pour assister celui-ci à conserver la Monarchie qui lui étoit échue, il ne s'étoit point du tout engagé d'attaquer l'Empereur ni aucun Etat de S. M. I. Cette protestation fut cause que le Duc de Vendôme desarma les Régiments Savoïards, & déclara le Duc suspect de collusion avec l'ennemi commun des deux Couronnes. Le Duc de son côté renonça à ses premiers engagements, & traita avec l'Empereur, qui lui envoya le Prince d'Aversberg pour traiter avec lui. Celui-ci fut à Turin *incognito*, & conclut le Traité, sans que les François, qui étoient les maîtres à Turin, s'en aperçussent.

Le Roi de Portugal se déclara encor cette année contre le Roi Philippe, sous prétexte que les Flottes d'Angleterre & d'Hollande étant en Mer & agissant contre l'Espagne, ne manqueroient pas de l'insulter, comme allié de cette Couronne, le voiant destitué du secours de Vaisseaux & de Troupes, que le Roi T. C. lui avoit promis en traitant avec lui, & qu'il ne lui avoit point encor envoyé. Cette déclaration du Portugal donna lieu à une autre déclaration encor plus importante, qui fut celle de l'Archiduc Charles, second fils de l'Empereur Léopold, à qui S.

M. I. ayant cédé les droits, qu'il croioit avoir à la Monarchie d'Espagne, ce Prince fut reconnu en cette qualité de Roi par la Cour de Vienne, & par tous les Ministres des Princes Allemands & étrangers qui s'y trouvoient, excepté par le Ministre du Pape, qui ne parût point à la Cour ce jour-là, quoi qu'il y eut été spécialement invité comme les autres. Comme cette Proclamation de l'Archiduc fut suivie immédiatement du départ de ce Prince nouvellement proclamé, que la Flotte combinée d'Angleterre & d'Hollande étoit venuë prendre dans cette dernière Province sur la fin de cette année, il arriva à Lisbonne au commencement de la suivante, après avoir été fétoié par les Etats Généraux à la Haie, & avoir vû, en passant, la Reine d'Angleterre, qui lui fit tout le bon acétuil imaginable. Il trouva à Lisbonne l'Amirante de Castille, qui dès-là devint son grand confident, & le conseiller le mieux instruit des affaires d'Espagne qu'il pouvoit souhaiter. * L'Amirante se fit honneur auprès du Roi Charles de sa fuite, & la lui donna comme un sacrifice qu'il lui faisoit par principe de conscience, ne pouvant aprouver l'exaltation du Duc d'Anjou au Trône
d'ES.

d'Espagne, procurée par les moïens qu'on avoit employé pour cela. On veut même qu'il en écrivit au Pape dans ces termes, dès qu'il fut arrivé en Portugal; mais c'est ce qu'on peut bien révoquer en doute, la chose n'étant point ordinaire qu'on voie de grands Seigneurs disculper auprès du Pape leurs actions, qui peuvent être ou mal prises ou mal entendus.

Quoi qu'il en soit de cette Lettre, qu'on prétend avoir été écrite au Pape, l'Armée Navalle des Anglois & des Hollandois aiant porté le Compétiteur du Roi Philippe à Lisbonne, elle rentra dans la Méditerranée, & par le conseil du Prince de Darmstad, qui avoit été sous le Roi Charles II. Viceroy de Catalogne, & qui croioit y avoir laissé des amis capables de correspondre à ses desseins, elle alla se présenter devant Barcelône. Quoi qu'il y eut dans cette Ville plus de personnes affectionnées au Roi Charles qu'au Roi Philippe, comme il parut dans la suite; cependant aucun n'osa alors se déclarer en faveur du premier, la présence d'une forte Garnison les aiant retenus dans le devoir & la fidélité qu'ils avoient jurez au Roi Philippe. La Flotte voiant son esperance frustrée de ce côté-là, en rebroussant vers le Détroit, s'alla présenter devant Gibral-

rar, & s'étant introduite dans la Baïe & faisi du terrain, qui sépare la Ville de la Terre-ferme; comme la Garnison n'étoit pas forte, elle ne fit qu'une foible résistance, & fut la premiere Ville du Continent d'Espagne, qui détachée du Roi Philippe, fut contrainte de reconnoître le Roi Charles.

Ce Prince n'étant pas venu pour être spectateur oisif de ce que ces Alliez entreprenoient pour lui, il se prépara, après s'être reposé quelque-temps, & délassé des fatigues de son voiage parmi les bonst traitemens que lui fit le Roi de Portugal, à entrer en Campagne à la tête des Troupes Angloises & Hollandoises, que ces deux Puissances débarquèrent à Lisbonne, & de celles que le Roi de Portugal lui donnoit de son côté. Le Roi Philippe déclara qu'il en vouloit faire autant; & la Guerre se fit sur les Frontières de l'Estremadure, par la prise & reprise de quelques petites Places qui n'étoient pas de grande importance. Le Roi Philippe fut cependant dissuadé de se mettre en Campagne & d'abandonner sa Capitale, à cause de certains murmures qu'on entendoit, & qui pouvoient être suivis de quelque soulevement, son Compétiteur étant si près & à portée d'en profiter. Il avoit en-
voicé

voié le Marquis de Villadarias , pour tâcher de reprendre la ville de Gibraltar , avant que les Anglois , qui étoient demeurez dans la Place , eussent le temps de s'y fortifier davantage. Le Marquis se porta à cette entreprise avec un Corps & des Officiers , la plupart Espagnols , & avoit commencé ce Siège , lorsque le Roi Philippe , se défiant peut-être de son habileté , envoya au Camp le Maréchal de Theffé pour en avoir le Commandement. Le Marquis se trouva offensé de cette préférence ; & avec d'autres Officiers , qui entroient dans ses intérêts , se retira du Camp , & écrivit à droiture au Roi de France , comme à celui qui dispofoit de tout , le sujet de sa retraite & de son ressentiment. Il n'en eut qu'une réponse civile , & le Maréchal continua encor quelque temps ce Siège. Mais la Flotte Angloise en étant informée se rapprocha de la Place , & non-seulement en accrût la Garnison , par une partie des Troupes qui étoient sur les Vaisseaux ; mais elle alla rencontrer le Comte de Toulouse , qui venoit par Mer pour se joindre aux Affié-geants , & le défit le 23. d'Août , entre Malaga & Marbella , ce qui fut cause que le Maréchal fut contraint de lever le Siège & de se retirer.

Le sujet qu'avoit eu le Roi Philippe de ne pas aller lui-même commander son Armée, comme faisoit le Roi Charles, quoiqu'il eut déclaré de le vouloir faire, étoit, comme on a dit, les murmures qu'on entendoit de tous côtez & le mécontentement que témoignoient les Grands de se voir gouvernez par des Etrangers. * A la verité, on avoit donné au Cardinal Porto-carrero la satisfaction de renvoyer le Cardinal d'Estrees en France, & on s'efforçoit de lui témoigner toute l'estime & la confiance que ses services avoient si bien mérités; mais soit que l'arrivée du Roi Charles en Espagne flatât l'esprit de quelques Grands de l'espoir de quelque révolution importante, ou que le mécontentement eut pris de si fortes racines qu'il ne craignoit plus de se produire, la Cour vivoit dans un trouble & une inquiétude continuelle, & trouvoit par tout de nouveaux sujets de défiance & de mécontentement. La Noblesse d'Espagne vit en un si grand atachement de familles entr'elles, qu'il est rare qu'une de ces familles soit mal-traitée, sans que beaucoup d'autres s'intéressent dans son mécontentement. On sçavoit que le Comte de Melgar, retiré en Portugal, entretenoit des

COR-

correspondances suspectes avec plusieurs de ses amis & parens, qui à cause de cela étoient considérez par la Cour comme mal-intentionnez, & souvent, ou privez de la considération & des égards dûs à leur rang, ou destituez de leurs emplois, pour peu que ceux-ci fussent dangereux & capables d'intéresser le Gouvernement. La chose alla plus loin à l'égard du Marquis de Leganès, sujet de la premiere qualité, & qui avoit été dans les premieres Charges, & dans les Gouvernemens les plus importants de la Monarchie. Ce Marquis étoit alors Général de l'Artillerie d'Espagne & Concierge du Palais Roïal de *Buen-retiro*, Charge de la derniere confiance, puisque les Rois Catholiques, & leurs familles, aiant coûtume de s'y retirer, quasi sans Gardes, leur sûreté dépend absolument de la fidélité de ce Gardien. Il fut enlevé & envoyé prisonnier en France, & comme on ne publia point la cause particuliere de sa détention, & qu'on arrêta encor alors d'autres sujets d'importance, & qu'on fit un changement considérable dans les Charges, on laissa croire au public qu'il avoit été surpris en une correspondance criminelle, même jusqu'à vouloir livrer la personne du Roi Philippe au pouvoir de son Com-
péti-

pétiteur. Ce ne furent cependant que des soupçons, rendus plausibles par la qualité de sa prison; le Marquis aiant été envoie hors d'Espagne, ce qu'on crut avoir été fait pour ôter à ses amis tout moyen de le sauver.

Le Roi Philippe ne pouvoit être fort content au milieu de ces inquiétudes, que lui donnoit le peu de confiance qu'il pouvoit prendre en ceux, qui par leur exemple & par leur autorité étoient en état d'aliéner les Peuples de son service & de le livrer, pour ainsi dire, à son ennemi. Cependant, ce qu'on ne scauroit guères attribuer qu'aux conseils de quelques-uns, qui ne craignoient pas de le commettre, il introduisit une nouveauté, qui alloit directement au mépris, & par conséquent au desagrément de la premiere Noblesse. Il avoit nommé le Comte de Tilli-Flamand, Capitaine de ses Gardes; & pour lui marquer une plus grande considération, il voulut qu'il eut l'honneur de pouvoir être assis aux Chapelles où le Roi se trouvoit, auquel effet il fit mettre derriere sa Chaire un Tabouret pour lui. Toute la Cour fut surprise de cette marque de distinction, dont n'avoit jöüi aucun de ceux qui avoient tenu cette Charge avant le Comte, & dont ne jöüissoit pas même

me aucun des Grands, qu'on nomme de la premiere classe. Cela fut cause qu'ils s'absentèrent tous, & qu'aucun ne parût à la premiere Chapelle, de ceux qui prétendoient être lesez par cette préférence du Comte, sans que pour cela le Roi Philippe jugeât à propos d'avoir égard à leur mécontentement, & de changer de conduite.

Outre cela l'Ambassadeur de France étoit seul le conseil du Roi, & gouvernoit avec lui, & celui qu'on nomme en Espagne le Secretaire des Dépêches Universelles. Ces deux personnes décidoient absolument de toutes sortes d'affaires, sans en communiquer aucune aux Grands de la Nation Espagnole. La nécessité de soutenir la Guerre en tant d'endroits differens, & de fournir aux frais nécessaires pour cela, obligea le Roi à imposer sur le peuple des Charges extraordinaires, qui firent murmurer celui-ci & ajouter ses plaintes à celles des Grands. Les Catalans furent les premiers qui s'oposèrent à la levée des nouvelles Contributions, & refusèrent de recevoir pour Viceroi le Comte de Palma Neveu du Cardinal Porto-carrero. Le Roi Philippe, pour n'en point avoir le démenti, résolut d'y envoyer des Troupes; & le Marquis de Valesco, qui étoit Viceroi de cette Pro-

Province, se rendant executeur des châtimens, dont les Catalans étoient menacez, fit mettre en prison une quantité de Bourgeois les plus aparents, & qui montroient plus d'oposition à se soumettre. Le Roi Charles, informé de ces dispositions, monta sur la Flotte combinée d'Angleterre & d'Hollande, avec le Prince de Darmstad & le Milord Peterboroug; & s'étant appliqué au Siège de Barcelône, la Ville se rendit, sans beaucoup de résistance, le 14. de Septembre. Le Marquis de Velasco eût la permission de se retirer, par les articles de la Capitulation; mais aiant prétendu d'amener soi ceux qu'il avoit fait emprisonner, comme convaincus ou soupçonnez d'être mal affectionnez au service du Roi Philippe, le peuple l'en empêcha & l'obligea de se retirer seul, & avec ceux de la Garnison qui voudroient bien le suivre.

Non-seulement toute la Principauté de Catalogne suivit l'exemple de sa Capitale; mais les Roiaumes d'Aragon & de Valence se déclarèrent peu après pour le Roi Charles & se séparèrent du Roi Philippe; desorte que si le premier eut des Troupes suffisantes pour soutenir tous ceux, qui dans le chagrin où étoit alors entrée toute la Nation Espagnole, étoient prêts de se révolter, il y a de l'aparence qu'elle se se-
roit

roit tout-à-fait éloignée de l'obéissance & des intérêts du Roi Philippe, d'autant plus que les Portugais, de leur côté, faisoient des progrès considérables dans l'Estramadure. En Allemagne, le Duc de Baviere chassé dès l'année dernière de son propre pais, par la perte des Batailles de Schellernberg & d'Hochstet, n'avoit sçû faire celle-ci autre chose d'importance en Flandres, d'où il avoit repris le Gouvernement, que de défendre aux Flamands, par des Placards affichez, de reconnoître ni de donner le titre d'Empereur à l'Empereur Joseph, succédé à son Pere Léopold, mort dès le mois de Mai. Il étoit de plus à la veille de perdre encor, comme il fit l'année suivante, la meilleure partie de ses Provinces, par la perte de la Bataille de Romelies.

Cependant, comme la dernière perte est celle de l'esperance, le Roi Philippe se flâtant de ramener les choses au point où il souhaitoit, pour sa sûreté & pour sa gloire, aiant reçu de nouvelles promesses & de nouveaux secours du Roi Louis son Grand Pere, entreprit courageusement l'année suivante * le Siège de Barcelone, où le Roi Charles avoit commencé de faire sa résidence, & où il s'enferma,

no-

* 1706.

nonobstant tout les conseils qu'on lui donnoit de se porter à son Armée, attendu l'incertitude du succès que pouvoit avoir le Siège. Comme tout se faisoit en Espagne par la direction du Roi Louis, & que le coup auroit décidé de la querelle, si le Roi Charles avoit été pris dans cette Place, on fit les provisions les plus abondantes qu'on eut vû de long-temps, pour quelque Siège que ce fût, & l'on s'y prépara, avec tous les moïens de n'en pas manquer la prise. Le Comte de Toulouse devoit soutenir les Assiégeants, du côté de la Mer, avec la Flotte Française, pendant que le Roi Philippe, en personne, les commanderoit par terre. Ce Siège commença le second d'Avril & fut poussé, avec toute la vigueur imaginable, pendant 35. jours; & il y avoit déjà deux brèches faites & suffisantes pour y donner l'assaut, lors que le Comte de Toulouse aprenant l'aproche de la Flotte combinée d'Angleterre & d'Hollande, mit à terre une grande partie des provisions, tant de bouche que de Guerre, qu'il avoit sur sa Flotte, & prit le parti de se retirer dans les Ports de Provence, sans avoir rien hazardé.

La Flotte combinée arrivant le jour après devant Barcelône, & n'y trouvant aucune

aucune opposition, jetta six mille hommes de renfort dans la Place, ce qui obligea le Roi Philippe d'en lever le Siège & d'abandonner toutes les provisions de son Camp, qui, comme on a dit, étoient quasi incroyables. Cette levée se fit le 12. de Mai, jour qu'une éclipse de Soleil laissa obscurci une partie du Roïaume d'Espagne, & la Catalogne en particulier, pendant l'espace de quelques heures; en sorte qu'il parût que le Ciel s'intéressoit dans cette querelle, quoique ces événemens soient des suites nécessaires du cours des Planettes, & que ces Phénomènes ne signifient rien, par rapport aux affaires qui dépendent de la liberté & de la direction des hommes.

Ce succès, qui paroïssoit un présage de plus grandes prospérités pour le Roi Charles anima merveilleusement ses Partisans, & les Portugais en particulier, encouragés par Milord Galoüai, chargé du commandement des Troupes Angloises & Hollandoises, qui faisoient la Guerre avec eux. Ceux-ci au premier bruit de la levée du Siège de Barcelône, & de la fuite du Roi Philippe, qu'on disoit s'être retiré en Navarre, s'avancèrent à grandes journées vers Madrid, la conservation générale des Partisans de celui-ci ne faisant que peu

ou point de résistance dans les Places qui étoient sur leur route.

Ce fut cette marche des Portugais , & la croiance que le Roi Charles ne manqueroit pas de profiter de l'occasion , qui déterminèrent le Roi Philippe à prévenir les uns & les autres en retournant au plus vite à Madrid , d'où il tira la Reine son Epouse , & tout ce qu'il pût du Tresor Roïal ; qu'il emmena à Bugad , aux confins de la vieille Castille , pour s'en assurer & les faire passer en France , en cas que le sort des armes continuât d'être malheureux.

On a pas tort de dire que la fortune est chauve par derriere , & que ceux qui ne la prennent point par les cheveux , qu'elle presente par le devant de la tête , en reclamant inutilement les faveurs , quand elle est passée. Le Roi Charles , qu'on persuadoit de s'avancer vers Madrid , où la fuite du Roi Philippe & la conservation générale de ses Partisans ne laissoit aucun doute qu'il ne fut reçu , prévenu d'une trop grande confiance que ce bonheur ne pouvoit lui échaper , ou peut-être détourné , comme il fut dit , par les conseils de quelques-uns des siens , qui envioient à ses Auxiliaires la gloire de lui avoir mis la Couronne sur la tête , s'amusa si long-temps

temps dans l'Arragon, sous prétexte de s'y faire reconnoître, que le Roi Philippe eut moien d'encourager les siens, & aiant reçu de nouveaux secours de son Grand Pere, de se rapprocher de Madrid, où les Portugais avoient déjà fait proclamer le Roi Charles, d'y rentrer. Ce qui fit que tous les Peuples retournèrent à sa dévotion, & que le Roi Charles fut réçuit à la défensive comme auparavant.

Philippe, à son retour à Madrid, se vengea un peu cruellement des Magistrats, qui ne pouvant rien contre la force présente, avoient été contraints, par les Portugais, de proclamer son Compétiteur. Il bannit & dégrada de leurs Offices tous ceux qu'on lui dit avoir montré quelque complaisance de la révolution; & la Reine Douïairiere entr'autres, qu'on lui dit en avoir témoigné la plus grande joie, fut transférée hors du Roiaume, & changea sa Relégation de Toléde en celle de Baiône. Il y eut quelque chose de risible dans l'exécution de la vengeance du Roi Philippe. Celui-ci non content d'avoir dégradé & exilé de Madrid tous ceux qui avoient témoigné de la complaisance; quoique forcé, de la nécessité où il s'étoit trouvé de fuir, & qui dans le desespoir d'aucun retour de fortune, l'avoient vû emporter

les pierreries & les meubles les plus précieux de la Couronne, il s'en prit encor (sans doute par le mauvais conseil de quelques ames lâches) aux femmes & familles de tous ceux qui se trouvoient auprès de la personne du Roi Charles ou dans son Armée, & les bannit d'Espagne. La chose ne se fit pas immédiatement après le retour de Philippe à Madrid, & dans le temps que les autres furent dégradés & exilés ; mais au commencement de l'année suivante. * Il fallut obéir, sans réplique, à cet ordre rigoureux, & avec d'autant plus de chagrin, que cette transmigration se devoit faire en hiver, & par des gens, dont la pluspart étoient mal pourvus des biens de fortune & des moïens nécessaires pour voyager avec commodité. C'eût été beaucoup pour la pluspart d'avoir des voitures aisées pour leurs personnes, & ils se seroient consolez de laisser à la merci du Roi leurs meubles les plus nécessaires ; mais comme on a dit, quasi toutes les Dames étoient sans moïens, & il fallut se servir de tout pour se traîner, comme on pourroit, à Barcelône, & y aller faire pompe de leur misère. Le Roi Charles eût le chagrin de voir arriver cette Troupe exilée dans le plus grand desarroi

du

du monde, les unes en des misérables Chariots, les autres sur des Brancards, ou dans des pièces de Buffet charpentées en litière, & plusieurs à pied & le bâton à la main, quelque naissance qui les distinguât, & très-peu en un équipage convenable à leur condition. Ce spectacle ne pouvoit manquer d'exciter beaucoup d'indignation contre l'auteur d'un malheur commun à tant de personnes de qualité, & d'attirer la risée de quelques autres, qui ne prenoient aucune part dans leur malheur; & ceux qui voudront aujourd'hui entrer dans les sentimens des derniers, & se renouveler le plaisir de cette comédie, n'ont qu'à lire dans l'histoire de l'incomparable Scaron, l'entrée triomphante de sa Troupe Comique dans la ville du Mans, & l'attirail avec lequel cette Troupe délabrée se presenta aux Manceaux, pour avoir une idée juste, à la qualité des personnes près, de ce qui se passa en cette occasion aux Portes de Barcelône. Pour surcroît de malheur pour cette pauvre Troupe, elle arrivoit en un temps où le Roi Charles étoit entièrement dépourvû des moiens de la secourir. Ce Prince tiroit de gros subsides de la Couronne d'Angleterre. On lui faisoit tenir de Vienne tout ce qu'on pouvoit d'argent; mais le

peu d'Espagnols qu'il avoit à ses côtez lui vendoient si cher leur service, ou avoient si peur que la fortune, par quelque trahison, ne les laissât avec le seul mérite de l'avoir servi sans récompense, qu'ils dévoreroient tout, & se paioient d'avance de ce qu'ils auroient pû faire ou esperer dans la suite; en sorte que le Roi auroit été souvent, & on peut dire quasi toujours, sans aucun moien de témoigner sa libéralité, ou de donner des récompenses, si le Prince, son grand Maître d'Hôtel, n'avoit supléé du sien, & de son propre patrimoine, & ne lui eut épargné la honte de son indigence.

Entre les Grands de la Nation Espagnole qui s'étoient atachez au Roi Charles, le Duc de Najera étoit un des principaux; mais il étoit déjà mort à Barcelône, autant, à ce qu'on disoit, de chagrin de se voir sans moiens de soutenir sa qualité, que d'aucune autre maladie. Il avoit laissé à Madrid la Duchesse sa femme, & on vouloit la soumettre à la loi des autres, comme aiant eu un mari deserteur de la cause du Roi Philippe: elle s'en deffendit vivement, en protestant qu'elle ne pouvoit être plus soupçonnée d'aucune correspondance criminelle, puisque la seule personne avec qui elle pouvoit l'entrete-

nir,

nir, n'étoit plus. Elle avoit une fille d'âge à être mariée, & la Duchesse de Bracciano, qu'on croioit avoir inspiré au Roi cette dureté contre les Dames Espagnoles qui avoient des maris auprès du Roi Charles, ne pouvant contraindre la Duchesse de Najera à sortir de Madrid, résolut d'en tirer quelque parti où elle trouva son compte. Elle avoit auprès de soi un certain Marquis de Creve-cœur, qui s'étoit attaché à elle dans la pensée de faire sa fortune. Elle vouloit bien l'aider en cela, & cette occasion s'étant présentée, elle dit fièrement à la Duchesse Espagnole, que

„ si elle vouloit qu'on la laissât en repos,

„ elle n'avoit qu'à se résoudre à donner

„ sa fille en mariage au Marquis, ce qu'on

„ prendroit pour une preuve de sa fidélité,

„ & de son véritable attachement au

„ service du Roi Philippe. L'Espagnole, qui n'étoit pas moins fiere que l'Italienne, lui repliqua sur le même ton, que

„ sa

„ fille n'étoit pas pour un petit aventurier,

„ dont tout le mérite consistoit dans l'honneur qu'il avoit de la servir : qu'elle

„ connoissoit trop les prérogatives de sa

„ naissance pour les prostituer de la sorte,

„ & qu'elle la remercioit de sa recherche.

La Duchesse des Ursins qui n'étoit point accoutumée à oüir de semblables réparties,

ties,